



Islamabad dans l'agitation des rues. L'un des nombreux camions super kitch Bedford made in Pakistan.

Ce trekking, j'en ai rêvé des années durant. Sur la carte, tout est évident : les glaciers du Biafo et d'Hispar coupent le Karakoram en 2, écartant de part et d'autre quelques unes des plus belles montagnes du monde. Remonter le glacier de Biafo (64 kms) et descendre celui d'Hispar (58 kms) en passant par le col du même nom, c'est la randonnée glaciaire par excellence. Mes lectures sur cette région ont toutes fait l'éloge de la beauté des paysages. Après une première visite en 1997, je suis revenu du Pakistan en 2000 enthousiaste, en ayant comme objectif de réaliser ce trek à plus ou moins long terme. Mais comment ? Par manque d'infrastructures touristiques, il est plus difficile de trekker au Pakistan qu'ailleurs. Au cours de ma première expérience, j'ai pu rassembler de précieuses informations à propos du trekking au Pakistan et tester les possibilités d'y monter un trekking personnel.

Je suis donc reparti en 2000, seul, sans préparation sur place, mais avec beaucoup de motivation, mon expérience précédente en poche. J'ai mis un point d'honneur à monter cette expédition moi-même par souhait d'autonomie d'abord, mais également par souci financier. Je voulais réaliser un trek à la carte, ne pas m'embarrasser de contraintes d'opinion avec une agence locale et donner mon argent aux locaux sans intermédiaire superflu.

Le risque principal était de me tromper sur le guide. Je savais que je trouverais un guide sur place mais le risque était grand de tomber sur une « cabane » ; c'était le cœur du problème : un bon guide est d'abord un guide avec qui le feeling passe parfaitement. Il fallait trouver quelqu'un avec qui j'allais tisser une réelle relation de confiance. Pas vraiment aisé quand on débarque de Paris, quand le temps est compté, quand on ne connaît personne sur place, dans un pays réputé difficile, éloigné du notre à tous en tous points. Le guide doit aussi savoir organiser une équipe et tout ce qui lui est nécessaire (nourriture, transport...), il doit aussi connaître la route, bien sûr. Enfin, les porteurs dont il a la charge doivent le respecter. J'avoue qu'en la personne de mon guide Hassan, le cahier des charges a été largement respecté.

A travers mes amis que vous allez découvrir au fil du voyage, vous ferez connaissance avec le Pakistan et ses joyeux montagnards qui travaillent très dur sans être toujours bien récompensés, pour le plaisir de quelques nantis.



Lundi 7 août - SKARDU – voyage – soleil !

Je décolle de Paris samedi à 11h30 pour arriver le dimanche à 6 heures du matin à Islamabad. Je file vers le bus stand pour attraper un bus local. Le long voyage sur la Karakoram Highway déchaîne une fois de plus ma passion, un vrai pèlerinage. Cette route construite jusqu'en Chine entre 1968 et 1982 s'est ouverte au monde en 1984, 5000 hommes y périrent au travail, la route devait passer à tout prix entre les 2 pays alliés contre l'ennemi indien. D'abord stratégique, elle est devenue peu à peu un lieu commercial crucial pour le pays. Sans cesse, des cohortes de camions bariolés font la route vers la Chine et en reviennent chargés. Grâce à l'échancrure sabrée par l'Indus à travers l'Himalaya, la route la plus haute du monde se faufile jusqu'aux contreforts du Karakoram. Puis bifurquant brusquement vers l'Est, s'engage vers des gorges séparant l'Himalaya du Karakoram. De bout en bout, la vue est bouchée par des hautes parois de plusieurs milliers de mètres, le massif du Haramosh (7409m) tout près reste invisible. J'arrive épuisé lundi à 19 heures à Skardu, j'ai cassé mes lunettes à cause des trépidations du bus mais qu'à cela ne tienne, elles ne m'empêcheront pas d'organiser au mieux et sans tarder mon trekking. Je bois un coca et je m'endors dans un hôtel crasseux en rêvant de la vue sur l'énorme face Nord du Nanga Parbat appelée aussi la mangeuse d'homme, qui m'aura une fois de plus ému. Je suis enfin arrivé à mon camp de base après seulement 3 jours de voyage.



L'indus, tantôt calme, tantôt furieux ne laisse qu'un frêle passage dans la vallée à la route menant à Skardu. Le Premier ministre est en visite dans la ville, la foule est attentive à son discours.



Mardi 8 août - SKARDU - préparatifs – soleil !



Au loin, la tempête de sable tourbillonne. Skardu est construit sur un formidable cône de déjection.

Je me réveille à 7 heures, je file au breakfast et fais connaissance avec un groupe de 6 Allemands qui reviennent tout juste des tours de Trango. Ils ont tous atteint le sommet, ce qui m'impressionne beaucoup. Je ne souhaite pas confier l'organisation de mon projet à une agence locale donc je me donne 3 jours maximum pour établir des contacts et récolter des informations, me nourrir de conseils sur les prix, le matériel, la nourriture, les fournitures nécessaires. Quant au guide et porteurs, je les embaucherai directement sur place à Askole, point de départ de l'itinéraire. Trouver un guide sera la clé du problème, je le sais, le destin fera le reste. Les Allemands m'indiquent un très bon guide, je suis intéressé pour le rencontrer, la journée ne pouvait pas mieux commencer.

Dans la ville, très vite je fais connaissance avec M. Mazaar, vendeur de cristaux et d'antiquités arrachés aux vieux temples bouddhistes encore debout dans la région. Il s'est occupé de mes lunettes et en a trouvé des neuves. Il est originaire du Punjab et il est novice en matière d'expédition en montagne mais il se propose de m'aider. Je le crois honnête et volontaire, il s'avérera déterminant dans ma recherche. Déjà, mon projet d'aller à Askole et d'y recruter directement mon guide et mes porteurs s'écroule, les check point disposés sur la piste

refoulent illico les occidentaux solitaires, il faut donc que j'y aille accompagné d'au moins un guide recruté ici à Skardu mais comment

recruter un type du coin qui connaisse bien les glaciers de Biafo et Hispar ? Demander à une agence, sûrement pas ! L'affaire se corse sérieusement.

M. Mazaar connaît des guides, j'en verrais 3 aujourd'hui par son intermédiaire mais je doute de leur efficacité, ils ne parlent pas anglais, hésitent quant à la quantité de nourriture à emporter par exemple. Un prétendu guide me présente une photo du Gondogoro pass mais par malchance pour lui, je connais ce col et cette photo n'est pas celle de ce col... Le soir, nous allons avec M. Mazaar dans un boui-boui du bazar où les guides et porteurs de retour d'expédition ont l'habitude d'aller manger. Le diner est sympathique, je suis entouré de rudes gaillards, tous des porteurs de haute altitude mais peu parlent un anglais correct. Je récolte néanmoins toujours des infos de la bouche de mon ami qui traduit.

Mercredi 9 août - SKARDU - préparatifs – soleil !

La journée commence en fanfare lorsqu'un dénommé Hassan déboule dans ma chambre non verrouillée, à 6 heures du matin. Comme les Indiens, les Pakistanais n'ont pas forcément le sens de l'intimité et de la propriété privée, je l'ai souvent constaté. Je me réveille avec difficulté et furieux, je renvoie cet inconnu planté au milieu de ma chambre, j'ai besoin de dormir ! Hassan est en fait le guide des Allemands, il venait se présenter, certificat officiel de guide en main. A 8 heures, un type rencontré hier arrive à moi et en colère. Il m'accuse de l'avoir court-circuité, ce qui est un peu vrai puisque je lui avais promis de le rencontrer hier soir. Il parle tout de suite argent, il est pressé : c'est bon, j'ai compris... Au tour du patron de l'hôtel maintenant, lui aussi me fait vraiment mauvaise impression, il n'en veut qu'à mon argent. J'ai les jambes mangées par les puces, je lui conseille d'acheter un aspirateur... Hassan revient à la charge, mais non vraiment, je ne peux pas l'écouter, j'ai rendez-vous à 9 heures chez M. Mazaar pour rencontrer d'autres prétendants. Toute la matinée, je m'enrichis encore de précieuses informations.

Je verrais Hassan le soir. Il parle un anglais correct, il est calme et disposé et déjà, je le crois dénué de mauvaises pensées. Je le questionne sur des détails simples de logistique et il répond de façon cohérente, il est crédible et ses prix sont corrects. Il fournit la tente et le réchaud à kérosène. De plus, il me dit qu'il habite Askole, lieu de départ de notre périple. Cependant, suite à l'incident de ce matin, il ne gagne pas encore totalement ma confiance.

Aujourd'hui, je fais le tour des agences pour avoir leur point de vue sur la question. Leurs prix sont de 50 à 500 % plus chers que celui que je me suis fixé. Une agence n'hésite pas à me proposer une cohorte de 34 porteurs, de 2 cuisiniers et 1 guide, ce qui fait 37 personnes à transporter, nourrir et payer !!!! Dépit, je reviens le soir voir M. Mazaar.

En voyage, le destin fait toujours une pirouette au moment les plus inattendus : dans la boutique, je vois mon ami M. Mazaar discuter avec Hassan, ils sont amis ! Sans tarder, j'explique à M. Mazaar les négociations « secrètes » avec Hassan. M. Mazaar me rassure à propos d'Hassan, il dit qu'il est bon guide. Droit dans les yeux, je lui demande si je peux lui faire confiance, il me répond « atcha ! » (oui !) : ses yeux sont sincères, je suis convaincu, j'ai trouvé mon guide. « Mektoub ! ».



Les enfants sont curieux devant l'objectif.

Jeudi 10 août - SKARDU - préparatifs - temps couvert :



Le polo, un sport très pratiqué après le cricket. En route pour Askole !

La journée est consacrée aux emplettes. M. Mazaar nous accompagne, il marchande tous les prix, des assiettes, casseroles, bougies, cocotte minute ou allumettes. Hassan s'occupe de la nourriture, du kérosène et du transport. Le temps est mauvais, une tempête de sable vient même s'abattre sur la ville mais le moral est au beau fixe : demain matin à 5 heures, nous partons pour le village d'Askole !

Vendredi 11 août - ASKOLE (3050m) - pluie et soleil :

Après un « au revoir », je quitte M. Mazaar et nous partons comme prévu à 5 heures du matin de Skardu. La jeep est pourrie mais elle tiendra le coup, on fait vite confiance ici à ces véhicules d'une robustesse plus que douteuse.

La piste est superbe, elle zigzague entre les oasis, les dunes de sable, les dépôts morainiques énormes, les pierriers et les rives de la Braldu presque paisible. L'horizon est masqué par les pics enneigés et les glaciers qui nous tendent leurs bras. Puis, les moraines se font moins épaisses, le blanc de la neige prend le pas, les sommets se font plus effilés, on est arrivé au bout de la piste. Ensuite, après 2 petites heures de marche, nous arrivons à Askole, tranquilles et heureux. Hassan et moi, nous nous entendons à merveille.

A Askole, les gamins nous réservent un accueil mitigé, les femmes se cachent mais ne sont pas voilées. Je suis reçu en grande pompe dans la maison de mon guide, j'en suis honoré. Nous buvons le thé puis Hassan insiste pour que je reste à l'intérieur. Rien n'y fait, je ne suis pas venu jusqu'ici pour rester à croupir entre 4 murs. Je sors, quelques gamins me brisent le cœur en me lançant des pierres. Je suis étonné de cet accueil, je ne suis pourtant pas au bout du monde ici, des centaines d'Occidentaux passent chaque année par ici pour aller à Concordia. Cependant, le village est beau, baigné dans la verdure des champs irrigués, une beauté qui cache pas mal de souffrances. Les conditions de vie sont rudes : le fumier traîne dans les rues et les enfants en bas âge aussi, je n'ose pas imaginer ce que ça doit être ici l'hiver : 50 % de mortalité infantile ici, pas moins. Les hommes et les femmes travaillent dur et paraissent 2 fois leur âge. Il y a un dispensaire en construction, généreusement offert par une Italienne. Un homme du village m'explique que les dons versés à l'administration s'élèvent normalement à 300 000 roupies mais que seulement 18 000 roupies ont été reversées pour la construction. « In Pakistan, administration no good ! » me dit-il. Il y aurait bien besoin d'un dispensaire mais la construction s'est arrêtée faute de moyen.

Le soir après le repas, emprisonné dans ma chambre, j'entends derrière la fenêtre le mollah réciter des prières. Je préfère finalement les atmosphères bouddhistes des villages népalais à l'ambiance de ce village. De toutes façons, il fait noir maintenant et je n'ai plus vraiment envie de sortir.

Hassan vient dans ma chambre et me dit qu'il a changé d'opinion : nous ne prendrons pas 6 porteurs comme nous l'avions prévu (6 jusqu'au col puis 2 à retourner sur leurs pas sacs à dos vides) mais 4 seulement qui nous accompagneront jusqu'au bout. Les charges seront donc plus importantes pour chaque porteur, je négocie une prime de 1000 roupies supplémentaire pour chacun d'eux. Marché conclu !



Un vieux d'Askole et la maison d'Hassan mon guide d'Askole

Samedi 12 août - NAMLA (3690m) - 5 h. de marche - temps couvert :



Hassan, Hassan bis, Mohammed, Rasoul et Ali

Je me réveille à 7 heures sans excitation, j'ai vraiment bien dormi. Hassan m'apporte un tchaï avec des Paratas très sableux, une spécialité du coin. Aucun rayon de soleil ne passe à travers les vitres fumées : « bad weather » me dit Hassan. Je sors un instant, le ciel est laiteux, un temps qui ne me dit rien qui vaille. Je vais dans la pièce centrale, la femme d'Hassan se réfugie dans le grenier à grains. Je découvre les porteurs, Ali, Mohammed, Rasoul et Hassan bis, ils sont déjà presque prêts. Hassan mon guide insiste pour me prendre mon sac mais je tiens à porter mes 12 petits kilos. Rapidement nous partons, un gosse nous attend à la sortie du village pour nous bénir avec de la farine de blé.

Sur le chemin, nous croisons une expédition revenant du Panmah glacier, encore un vieux rêve... Eh, garçon ! Réveille-toi, tu y es dans ton rêve de gosse, tu en prends le chemin ! Le chemin est plat puis bifurque vers le Nord pour monter jusqu'à un petit col sur la moraine du Biafo. Tout à coup, je découvre le monstre : le Biafo est immense, nous accueille par le vrombissement sourd et incessant des « rollings stones », il nous offre sa langue de glace en

soufflant sur nous son haleine glaciale. Je reste assis, stupéfait. Je découvre avec appréhension la difficulté du terrain, les pierres sont énormes et innombrables, le monstre ne se laissera pas approcher facilement. Vers l'amont, la brume se mêle aux gris des pierres, le plafond est bas, j'ai froid.

Nous dévalons volontiers la moraine instable puis nous gagnons le pierrier. J'ai la pêche mais mes jambes de citadin sont encore peu souples. Tels des funambules, mes porteurs lourdement chargés (30 kg) basculent de pierre en pierre, quant à moi, mes semelles high tech « Vibram » me sauvent tout juste du ridicule. Ils ont tous participé à des expés sur le K2 et sont tous montés au camp IV, sur l'arête des Abruzzes à 7400m d'altitude ! Je me prosterne devant leurs performances. On monte, on descend, j'enjambe, je ripe, je glisse, je dérape et m'épuise, la marche sur glacier n'est pas vraiment ma tasse de tchaï, c'est pourtant ce qui m'attend pendant 2 semaines, l'exercice est excellent et nous ferons souvent des pauses, me dis-je. Nous marchons soit sur la glace du Biafo, soit sur ses abords morainiques. Déjà, la glace vive se fait plus présente, nous gagnons en altitude, nous arrivons à Namla à 14 heures, ce qui nous laisse de belles heures pour profiter du coin.

Le ciel est changeant, ce qui donne de beaux effets d'ombres et de lumières sur le Dongbar (6282m) et le Bullah (6294m), les sommets remarquables des alentours. Tout à coup, une énorme chute de pierres roule au-dessus de nous, nos yeux inquiets se lèvent au ciel, les montagnes sont vivantes ici ! Namla est un alpage assez vert, un pâturage pour les yaks. Les niveaux de végétations sont respectés, mis à part qu'il y en a un supplémentaire par rapport à la latitude des pays tempérés : la steppe désertique. Quand les terrains ne sont pas irrigués, il faut monter à 3000 mètres pour trouver les premiers brins d'herbes. Plus haut, quelques grasses prairies, quelques résineux torturés par la sécheresse poussent puis retour à la pierre nue avant la glace. Au loin, au sud-est, deux superbes montagnes d'une blancheur extrême se détachent dans la lumière du soir, le Mandu Peak au Nord et Chikang Peak au Sud, deux 7000 oubliés et encore vierges, me dit Hassan. J'ai beau les chercher sur ma carte, je ne les trouve pas. Rasoul ramène un bouquet de fleurs et des groseilles : mais où a-t-il bien pu trouver ces merveilles dans cette clairière au milieu de cette forêt de pierres ? Je sais désormais que cette randonnée se passera bien, je suis aux anges.



Dimanche 13 août - MANGO (3800m) - 4 h. de marche - pluie et soleil :

Le soleil alterne avec quelques averses sporadiques. Qui peut prévoir le temps qu'il fait ici à cette saison ? Nous marchons toujours parmi les pierres en gneises et en granit, les plus dures qui soit. Je m'amuse de leurs couleurs blanches, grises, orangées, parfois vertes ! Celle-ci provient-elle du Latok ? Celle-ci du Baintha ? Les pierres sont innombrables et la marche est épuisante, je suis très juste physiquement d'autant que mon appareil digestif est fortement perturbé ce matin. Tout à coup, par manque de concentration, je grimpe sur une pierre qui bascule sous mes pieds et vient taper pile sur mon genou gauche, je tombe et j'hurle. Ce n'est pas grave... Mais ça aurait très bien pu l'être... Je décide d'aller moins vite, je reprends la marche en boitant. Hassan me dit alors « your shoes are not good » et me montre ses baskets raccommodées. Je lui rétorque alors que le problème ne provient pas de mes chaussures mais de mes jambes. Hassan me suit maintenant, il est bon guide, l'interface idéale entre moi et les porteurs : ceux-ci ne parlent pas anglais, la communication avec eux passe obligatoirement par Hassan. Un bon guide n'est pas seulement un guide qui connaît la route, c'est aussi et avant tout un guide qui ordonne et qui se fait respecter.

A midi, nous arrivons à Mango après seulement 4 heures de marche. Tout comme Namla, Mango est une prairie d'altitude pour les yaks, difficile d'imaginer des yaks se mouvoir dans toutes ces pierres, les bêtes s'y brisent souvent les pattes, me dit Hassan et j'ai bien failli faire comme eux aujourd'hui.

Pour célébrer l'indépendance du Pakistan, je plante ma canne dans le sol et y hisse le drapeau Pakistanais que j'avais précieusement caché dans le fond de mon sac. Hassan vient m'aider, le drapeau flotte maintenant avec nous au milieu des montagnes, je crois qu'ils en sont très fiers.



La glace vive et blanche apparaît au loin à la surface du glacier, encore plus loin en amont, mon premier grand choc : la formidable silhouette du Latok I (7151m) se dégage et apparaît dans la lumière du crépuscule. Tel un fantôme, sa face Sud s'avance avec élégance en surplomb du glacier, sa face Nord quant à elle s'efface dans un grand ballet de nuages affolés. Cette pyramide parfaite me fait penser irrémédiablement au Cervin. Quelle force tellurique a pu monter cette roche au-dessus des cieux ? Je reste muet.

La face Sud du Latok zoomée, pareil au Cervin. Petite pause dans les pierres du Biafo.

Lundi 14 août - BAINTHA 1 (3990m) - 7 h. de marche - pluie et soleil :



Le groupe des Latoks et du Baintha s'illumine sous le soleil matinal. Les prairies sont encore fleuries à cette altitude.

Tôt le matin, je grimpe à perdre haleine sur la moraine du Biafo et vais observer à nouveau le Latok I. Le soleil se lève sur les groupes du Latok et du Baintha réunis. Leurs sommets saupoudrés de neige fraîche sont maintenant débarrassés de nuages. La vue est prodigieuse, le granit orange si particulier du Baintha brakk (7285m) crève l'écran, je suis en face d'un des plus beaux spectacles naturels de la planète, c'est de l'art ! Je prends quelques photos et je redescends, enthousiaste. Ce soir, nous serons à ses pieds.

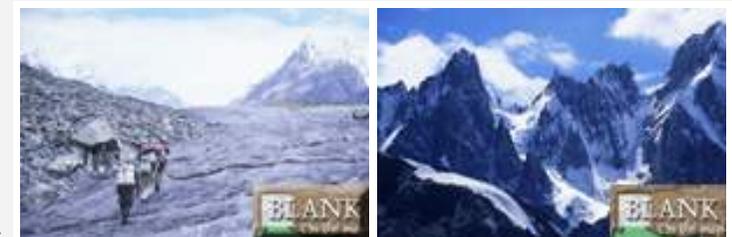
Nous traversons le glacier et marchons désormais sur la glace vive et rugueuse. Le coin est sublime. Nous enjambons de temps à autre quelques belles crevasses, elles ne sont pas plus difficiles à sauter que les trottoirs de Paris, le Latok en point de mire remplaçant la tour Eiffel. Le chemin grimpe maintenant sur les versants abrupts de la rive opposée, exposés plein sud et nous arrivons à Schafung où nous nous arrêtons pour manger. Schafung n'est pas un pâturage pour les yaks, trop loin, trop difficile d'accès pour les bêtes, ce qui permet aux plantes de pousser tranquillement sans se faire manger. La flore est explosive ici, le sol est un tapis de fleurs de formes et de couleurs variées. Il est plaisant de constater qu'en montagne, le milieu végétal prend le dessus sur le milieu minéral dès qu'il le peut, recouvre les pierres sans vie de couleurs bigarrées : toutes ces fleurs ne sont-elles pas là pour offenser la force brutale et insultante des éléments environnants ? Ce n'est pas un combat inégal : les fleurs aiment la montagne, c'est le plus bel affront qu'elles peuvent lui faire.

Nous repartons pour rejoindre en 2 heures le lieu de campement Baintha I. Le coin est conforme à mes rêves de montagne les plus fous : des glaciers énormes, des orgues et des cathédrales de pierres dont je ne connais pas les noms, ma carte non plus d'ailleurs. Le temps s'améliore peu à peu et ce soir, la nuit est claire et étoilée, c'est magnifique même la nuit. Je n'ai pas les symptômes du mal des montagnes mais nous resterons quand même ici demain pour s'acclimater à l'altitude et profiter du coin.

Mardi 15 août - BAINTHA 1 - soleil !

Comme je n'aime pas les crises de foie ! Je connais le coupable : le thé salé Balti n'est pas passé hier soir. Le sel n'est pas en cause mais plutôt la préparation, ils ne l'ont pas fait bouillir ! Je me réveille malade à 8 heures et me traîne dehors toute la matinée sans appétit, impossible d'avaler quoique ce soit, pas même une gélule réparatrice. A 1 heure de l'après-midi, nous décidons tout de même de partir près du sanctuaire du Baintha. Hassan prend mon appareil photo et ma gourde. Au bout d'une interminable marche de 2 heures, nous j'arrive exténué au pied du Baintha brakk, de l'Uzun brakk et des Latoks réunis. Mon esprit se ranime subitement. Nous restons 3 heures sur place appareil photo en main, Hassan s'endort à côté, quant à moi, je ne me lasse pas et reste éveillé jusqu'au soir devant ces tours de purs granits. Je me souviens de mes lectures et je me remémore la célèbre tragédie qui a failli coûter la vie à Scott et Bonnington. Doug Scott se brisant les 2 jambes juste au-dessous du sommet, le malheureux est redescendu à 4 pattes jusqu'au camp de base avec l'aide de son équipier Chris Bonnington, atteints de 2 côtes cassées et d'une pneumonie, un calvaire qui dura 8 jours dans le mauvais temps ! Je parcours des yeux la distance... Ma crise de foie est bien dérisoire comparée à cette tragédie... et je me prends à rire.

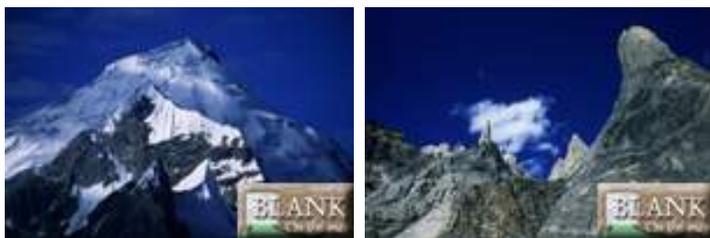
Je vais mieux et regagne le campement complètement « vidé » mais rempli de joie. Mon appétit retrouvé, j'énumère dans mon esprit les aliments qui me feraient plaisir : coke ? porridge ? chocolat ? inutile d'insister, il n'y en a pas dans le frigo... Eureka ! j'avais acheté un paquet de spaghettis à Skardu au cas ou ! Spaghettis, oignons, green tee, je suis sauvé !



Marche aisée sur la glace du Biafo. Quelques montagnes sans nom, les admirer est un régal.



Mercredi 16 août - MARPOGORO (4410m) - 5 h. de marche - soleil !



Un sommet inconnu se révélant à la lumière de l'aube. 2000 mètres sous les sommets de quelques flèches de granit.

Il gèle jusque dans ma tente ce matin, je commence à comprendre pourquoi ce trekking est difficile à réaliser après septembre. Nous commençons à marcher à 8 heures. Pour la première fois, en marchant, tout le monde est grave, pas un chant ne vient perturber le bruit des chaussures sur la glace. Mohammed d'habitude attendrissant, Rasoul et Ali serviables, Hassan bis jeune et fougueux, tous sont méconnaissables, seul Hassan qui d'habitude a la contenance du prêtre tibétain est en cohérence avec l'environnement. Je crois ne jamais avoir vu un milieu aussi déprimé, il nous imprègne au plus profond de nous-mêmes, il incite à la méditation, à l'introspection. Je regarde à l'horizon si j'aperçois des ours. Il n'y a plus d'ours ici, il en subsiste dans le Nord, sur le Panmah glacier et au-delà me dit Hassan. La journée se passe sur la glace jusqu'à Marpogoro, un lieu abrité derrière la moraine où les fleurs ne poussent plus guère. Nous plantons la tente au pied d'une colonne de granit sans nom. L'aplomb fait approximativement 1500m de vide, c'est prodigieux ! Cette flèche de granit n'a rien à envier aux célèbres tours de Trango ou d'Uli Biaho. Hassan me dit qu'en 1997, il est venu avec Philippe et Alberto, 2 espagnols venus tenter le sommet. Après 1 semaine dans le mauvais temps, les infortunés reviendront au camp de base mais pour rendre hommage aux bons services d'Hassan, ils baptiseront ce sommet Hassan Peak ! Je m'empresse de l'écrire sur ma carte qui n'est finalement rien d'autre qu'un brouillon. Ceux qui croient que l'aventure alpine est révolue sont peu informés de ce qui se passe ici ou plutôt plus justement, de ce qui ne se

pas : tant de pics, tous plus beaux les uns que les autres et sans nom, jamais gravis, vierges ! A croire que les expéditions se dirigent toujours à tort je crois vers des lieux connus et clinquants, en priorité sur les quatorze 8000 de la planète, porteurs de renommée pour les grimpeurs et de poids médiatique pour les partenaires commerciaux. Mais l'argent n'est pas le seul facteur car le trekking obéit aussi à ce même principe : 95 % des trekkings vont vers Concordia et le camp de base du Chogori (K2), les 5 autres pourcents ailleurs, ici il n'y a que nous six. La différence que je fais entre les alpinistes et les trekkeurs tient du rapport tissé de l'homme avec sa montagne : si l'alpiniste « conquiert » (quel mot orgueilleux !) une montagne, le trekkeur est revanche conquiert par elle : la montagne est pour moi une question d'esthétisme et non d'élitisme. Un Everest ne vaudra jamais un Nuptse, un Rakaposhi, un Ultar Peak ou un Cervin, même si comme beaucoup, je ne peux pas totalement exclure le côté historique dans la perception esthétique d'une montagne. Je me qualifie volontiers de contemplateur, rien de plus, la marche n'est qu'un moyen pour y parvenir. Je crois cependant être un montagnard malheureusement frustré de ne pas avoir goûté à l'ivresse de la haute altitude... pas aux sommets, juste à l'ivresse de tout la haut. Quoi qu'il en soit, alpinistes, randonneurs, trekkeurs, skieurs, nous l'aimons tous notre montagne !



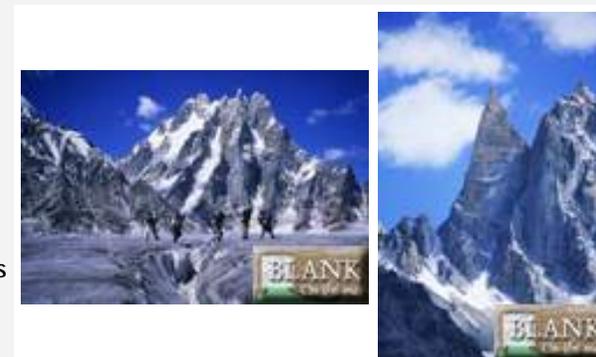
Jeudi 17 août - KARPOGORO (4680m) - 5 h. de marche - soleil !

Le soleil est au rendez-vous ce matin et vient réchauffer l'air glacé. Après le tchai et les chapatis coutumiers, nous partons. La glace vive qui nous avait bien aidés hier se rebiffe désormais, c'est en zigzaguant entre des crevasses béantes qu'il faut progresser, la marche est aisée mais lente.

Depuis plusieurs jours, nous avons le Sosbun brakk (6413m) en point de mire. Aujourd'hui, nous passons presque à ses pieds. Toute sa forme s'élançait avec élégance vers son sommet aérien. Je ne sais si c'est l'effet de l'altitude mais je trouve sa couleur changeante, parfois grise, parfois orange, c'est surréaliste !

Puis nous quittons le glacier pour enjamber des gros blocs de granit, je m'arrête souvent pour reprendre mon souffle, les porteurs eux sont loin devant, infatigables. Karpogoro se situe au bout de cet énorme champ de pierre. Ce lieu est cité dans mon guide comme un lieu parfois visité par les ours mais heureusement ou malheureusement, nous n'en verrons pas un seul. On installe ma tente en haut d'un bloc gros comme une maison, je suis au-dessus des glaces à la dérive, cette pierre finira en bas comme toutes les autres, c'est un perchoir idéal pour observer les grandes faces Nord et le Sosbun brakk omniprésent.

Ici, l'érosion est à la hauteur de la poussée exceptionnelle de la terre vers le ciel : cette énergie positive est sans cesse laminée par la force animée des glaciers. Ici, la glace atteint la vitesse pas croyable de 1 mètre par jour, bien plus que les 100 mètres par an de la « mer de glace ». Du haut de mon radeau perdu au milieu de cette mère de glace, j'observe l'érosion faire son œuvre : sans cesse des craquements étouffés brisent le silence, des pierres énormes tombent dans les crevasses et sont avalées sous mes yeux par le monstre aux multiples bouches. Hassan me dit que le glacier a tendance à régresser mais le phénomène semble moins important qu'en Europe. Ici, les glaces réagissent surtout aux précipitations de la mousson, aléatoires dans cette région.



L'équipe au pied du Sosbun brakk. Une pointe qui ressemble aux Drus de Chamonix.

Demain, j'ai prévu une trêve dans cette randonnée glacière et rester ici afin d'aller visiter le Snow Lake, mais des nouveaux nuages de mousson arrive du Sud et viennent assombrir prématurément le ciel du soir. Pourquoi Hassan se montre-t-il inquiet ? trois jours de beau pour 1 jour de mauvais, c'est à peu près le temps qu'il fait ici à cette saison me dit-il, nous avons donc épuisé notre capital... Cela dit, j'ai confiance, il n'y a pas de vent et c'est plutôt bon signe.



Vendredi 18 août - KANI BASA CAMP (4600m) - 11 h. de marche - neige :



Les crevasses du Biafo sur le plateau du Snow Lake sont parfois profondes et dangereuses. L'heure du thé glacé..

Je me réveille nerveux à 5 heures trente du matin, il a un peu neigé cette nuit. Je sors la tête dehors, le ciel est dégagé à l'est mais bouché à l'Ouest, sachant que la mousson viendrait logiquement de l'Est, ces nuages noirs ne seraient que la queue d'une vague nuageuse. Je sors confiant et vais avaler un green tee et quelques fruits secs à la cuisine. Je demande à Hassan « what's your opinion about the weather ? », « the weather maybe good today, if you want to stay, we stay ». Je réfléchis et sort dehors : à présent, le ciel est bouché à l'Est quant à l'Ouest, n'en parlons pas. Je réponds à Hassan sans hésiter « we go ! », une décision qui s'avérera providentielle.

Nous débutons la marche puis les hommes s'arrêtent brusquement au bord des premières glaces. Après un moment, les 5 hommes se mettent à chanter en cœur une prière, implorant probablement Allah de les épargner du malheur, le ton ajoute à la solennité des cathédrales de pierres alentours, je comprendrais bientôt pourquoi cette prière...

La partie supérieure du Biafo n'est pas facile, il faut zigzaguer et sauter sans cesse au-dessus des crevasses. Mohammed est en position d'éclaireur, ensuite Hassan (bis), Rasoul puis Ali suivent, Hassan et moi fermons la marche, ce sera l'ordre hiérarchique de la journée. Le ciel s'assombrit toujours et nous marchons dans la neige fraîche à présent. Nous découvrons le Snow Lake dans la grisaille, le panorama ne m'émeut pas, il fait froid et il commence à neiger. Nous arrivons au pied du col d'Hispar. Nous nous arrêtons pour nous encorder, Hassan a un mal de chien à faire les nœuds, il est anormalement nerveux. Nous continuons sur la pente du col où je m'arrête souvent pour reprendre mon souffle, Hassan me propose de prendre mon sac mais je refuse. Le temps est pourri, il neige fort et c'est trop tard pour rebrousser chemin car il est déjà midi. Nous passons le col sans joies, dans la purée et la tempête maintenant, nous sommes au sommet de cette randonnée glacière à 5150m Nous faisons une pause chapati en contrebas, en plein vent, Hassan n'hésite pas à sortir le réchaud pour chauffer le thé, la pause est bien venue car je n'ai pas assez mangé ce matin et la dépense d'énergie est importante. Nous

repartons, et c'est alors que la vue s'ouvre sur un champ énorme de crevasses béantes dont je ne soupçonnais pas l'existence. Mohammed premier de cordée avance prudemment, il sonde sans cesse la glace avec son bâton en bois aux abords des crevasses abyssales. Il n'est pas rassuré, il hésite et s'arrête souvent pour demander des conseils à Hassan. Je regarde la tête de mes compagnons, c'est un peu la panique dans leurs yeux. Ça commence à bien faire, je commence à vraiment flipper moi aussi. Nous rebroussons plusieurs fois notre chemin et passons finalement des ponts de glace peu sûrs. La neige tombe toujours à gros flocons et une avalanche invisible dévale dans notre dos dans un grand bruit de tonnerre. Non, il ne fait pas bon rester planter là, nous accélérons la descente mais le vent a cessé et nous commençons à y voir clair dans ce terrain piègeux. Après 1 heure, nous nous dirigeons vers la rive droite du glacier, le terrain s'aplati et les crevasses sont derrière nous. Ouf ! , C'était vraiment difficile là haut et si nous sommes passés sans encombre, c'est peut-être un peu grâce à la prière de ce matin. Je ne manque pas de féliciter Mohammed pour le travail accompli dans cette traversée glacière, il est génial, je ne savais pas qu'il y avait un aspirant guide dans le groupe. Après une courte pause, nous retrouvons une moraine noire et laide dans un décor de train fantôme. Pour moi, le cœur n'y est plus, mes jambes non-plus et j'erre maintenant dans la pierraille infinie. Je suis au bout du bout, je fais une hypoglycémie. Hassan m'offre quelques fruits secs et prend mon sac que je délaisse avec plaisir cette fois-ci. Les porteurs sont toujours aussi endurants, comment font-ils pour être aussi forts ? Ils m'étonnent vraiment, je n'oublie pas qu'ils ont 25 kg sur le dos, pas d'équipement convenable, sans parler qu'ils ont un peu risqué leur vie aujourd'hui : J'applaudis des 2 mains ! Nous arrivons à Kani Basa Camp à 6 heures du soir, un rayon de soleil vient nous accueillir. J'ai quelques souvenirs de marche forcée mais celle-là est à inscrire au top ten du palmarès.

Nous resterons ici demain pour recharger les batteries. Hassan me dit que si nous avons décidé de rester aujourd'hui à Karpogoro, nous n'aurions pas pu passer le col demain, ni les jours suivants, sûrement aurions-nous du rebrousser chemin jusqu'à Askole. « We are very lucky ! », à qui le dis-tu Hassan ?!



Samedi 19 août - KANI BASA CAMP - neige et soleil :

Kani Basa Camp est situé dans une échancrure abritée des avalanches, au confluent du glacier d'Hispar et du Kani Basa Glacier descendant du Kanjut Sar (7760m), une végétation hésitante y reprend ses droits.

Il a neigé toute la nuit et ma tente n'a pas résisté au poids de la neige, elle s'est effondrée sur moi par deux fois. A 8 heures, je sors le nez dehors, trente centimètres de neige lourde recouvrent les pierres mais la neige a cessé.

Je me lève et vais voir l'équipage, ils n'ont pas fermé l'œil de la nuit à cause du froid, ils sont crevés et cette journée de repos ne sera pas de trop. A l'heure qu'il est, il devrait déjà faire 40 ° à Rawalpindi, ici ça gèle, c'est l'hiver et je ne m'en plains pas car j'aime la neige. Les avalanches dévalent mais restent invisibles. Le soleil vient timidement percer le brouillard et les sommets dévoilent leur beauté. Je m'assois sur un rocher et j'observe : les montagnes sont lourdes, les sommets sont moins effilés que de l'autre côté du col. On rencontre ce type de montagne en Himalaya. Combien de fois dans mes lectures j'ai pu lire la confusion des chaînes du Karakoram et de l'Himalaya, c'est une erreur. Karakoram veut signifier « les montagnes noires », (le noir faisant plus allusion au caractère désolé et dangereux du lieu qu'à la couleur), Himalaya signifie en sanskrit « demeure des neiges » et il n'est pas un secteur de la chaîne qui ne justifie amplement ce nom. Cette traduction suffit à elle seule pour expliquer leur différence. L'Himalaya bien que très longue et ayant parmi ses sommets le plus haut du monde est moins étourdissant que le Karakoram. D'expérience, je peux dire que les sommets himalayens sont souvent arrondis et lourdement chargés de glace (à part quelques exceptions comme par exemple le Machapuchar, le Nuptse, l'Ama Dablam, toute la partie de Garwal Indien, etc..), schisteux à l'image de l'Everest mais ne présentent pas l'élégance de la plupart des sommets du Karakoram. Ici, tout pointe vers le haut, de la base aux sommets : ce massif est jeune, puissant et peu ou pas érodé, l'altitude moyenne de la région est de 3500m, record mondial. Le Karakoram est le plus important nœud orographique du monde, y convergent l'Himalaya, l'Hindou-Kouch (et l'Indu Raj), Le Kun Lun, le Pamir et Tien Shan plus au Nord, le Karakoram est vraiment le troisième pôle de la planète.

Il se met à neiger à nouveau et je me réfugie sous la tente de mes compagnons. La journée se passera tranquillement, entre siestes, neiges et soleil.



L'équipe au complet. Le col d'Hispar s'ouvre devant nous.

Dimanche 20 août - HAGURE SHANGALI CHAM (4400m) - 4 h. de marche – soleil !



Hagure Shangali Sham est une agréable prairie d'altitude. Le glacier d'Hispar s'enflamme dans la lumière du soir.

Nous renouons avec les petites journées et ce n'est pas un mal. Les jambes répondent bien et j'ai la patate, l'entraînement sur cette randonnée glacière paie ce qui n'est pas le cas de mes amis, peut-être la rançon du surentraînement ? Nous traversons d'abord le glacier de Kani Basa, d'où nous pouvons observer d'assez loin la face Sud du Kanjut (7760m), puis le chemin fait le yo-yo sur la rive droite de l'Hispar ce qui est aussi fatiguant que de marcher sur le glacier lui-même. Un parfum d'humus traîne dans l'air, les plantes ressurgissent déjà du sol au fur à mesure que nous perdons de l'altitude, elles se plaisent à pousser sur les versants exposés plein Sud. Nous quittons peu à peu le monde minéral et sans vie et arrivons à Hagure Shangali Cham, une jolie prairie perchée à une centaine de mètres au-dessus de l'Hispar.

Il fait presque chaud sous le soleil, j'en profite pour faire un peu de lessive mais surtout la grande toilette s'impose. Mohammed sait tout faire, même la cuisine. Il m'apprend comment cuire le riz, le dhal (lentilles), les allos (pommes de terre), les chapatis, etc.... le rituel du repas est le suivant : je m'assieds accroupis devant une petite bûche en plastique où l'on dispose mon assiette ornée d'un oignon coupé en tranche, d'un peu de sel. Ensuite on me sert la mixture dhal, pomme de terre et 2 chapatis. Les autres attendent qu'Hassan et moi commençons à manger pour débiter le repas. Si nous avons une assiette chacun, les autres mangent à même la cantine. Ce service est gênant car je n'y suis pas habitué mais servir le client est ici une institution autant qu'au Népal. J'ai par 2 fois fait du tord à la hiérarchie du groupe : En premier, Hassan

m'a demandé maintes fois de laisser mon sac aux porteurs ce que je refusais jusqu'alors, certainement était-il plus lourd que le sien, en tout cas plus volumineux. La seconde fois c'était hier quand j'ai voulu lui passer mon duvet en polaire pour qu'il puisse dormir plus chaudement mais son refus a été plus que catégorique, ses yeux étaient coléreux. Guider, porter, servir sont les premiers métiers de ces gens, ils ne gâchent pas leur gagne-pain et c'est finalement tant mieux.

Le soir, le soleil rougeoyant vient plonger pile dans le V de la vallée orientée Nord-Ouest. En deux minutes, les montagnes s'enflamment de milles feus pour s'éteindre aussitôt.

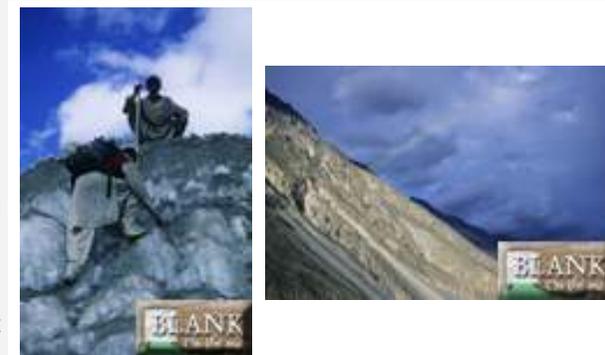
Lundi 21 août - BITAMMAL (3660m) - 9 h. de marche - nuages et soleil :

Ce matin, je me réveille de mauvaise humeur sans raison. Je n'ai pas encore fini mon sac que Hassan irrite un peu plus mon humeur lorsqu'il me fait remarquer que nous devons partir à 7 h. 30 alors qu'il n'est seulement que 8 h moins 20. Nous partons et m'aperçois que mes jambes sont vides alors que Mohammed, Ali, Hassan bis et Raoul galopent devant moi. Nous nous apprêtons à traverser à présent le glacier de Jutmo, affluent de l'Hispar qui descend tout droit du cirque formé au Nord par le Kanjut Sar (7760m) à l'est, le Yutmar Sar (7330m) au Nord, le Khunyang chhish (7852m) à l'Ouest, une vue qui aurait pu être fantastique si le temps avait été clair, malheureusement il ne l'est pas, je suis découragé par le sort. Et puis mes amis vont décidément trop vite pour prendre le temps de se poser, Hassan me dit « Long walk today ! », alors je craque « oui je sais, mais ce sont les vacances ! oui ou non ? ». Mais que se passe-t-il aujourd'hui ? en plus j'ai fait des cauchemars cette nuit, il y a des jours comme ça... Hassan, prudent, me promet que nous irons moins vite maintenant.

La traversée du Jutmo qui ne fait que 2 kilomètres de large s'avérera être un énorme piège. Le glacier est très perturbé, c'est un labyrinthe formé d'une succession de ressauts infranchissables sans crampons entrecoupés de profondes crevasses, obligé donc de contourner tous ces obstacles en devinant le meilleur chemin avec beaucoup d'intuition. Chacun y va donc de son propre flair et nous nous perdons les uns les autres. C'est une véritable course d'orientation maintenant, Hassan le porteur est le meilleur à ce jeu la puisqu'il semble avoir trouvé la clé du problème avant nous, Hassan et moi sommes perdus mais pas autant que Mohammed déjà distancés d'au moins 500 mètres en aval du glacier, Ali et Rasoul sont encore derrière et suivent de loin. Nous nous retrouverons sur le coté opposé du glacier après 2 heures de lutte ! Nous remontons la moraine et retrouvons un peu de verdure. Nous croisons la tombe d'un porteur, Hassan me dit qu'il est tombé dans une crevasse sur le glacier du Jutmo l'année dernière. Décidément, ce glacier fait froid dans le dos.

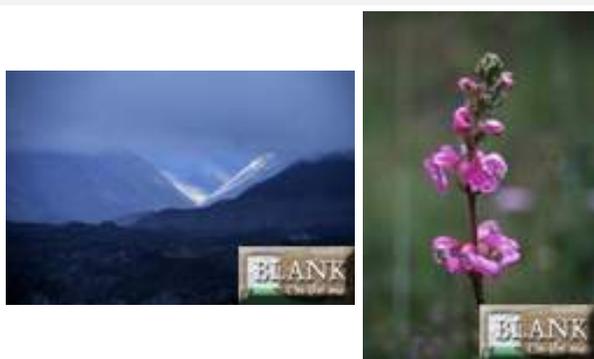
Après 2 heures de chemin facile, nous voyons déjà les premiers yaks, Hassan bis court derrière et s'amuse. Puis, nous redescendons à mon grand regret sur la surface de l'Hispar, mes jambes ne sont pas meilleures que ce matin et je rame à enjamber de nouveau les pierres. Le chemin remonte enfin sur la moraine pour atteindre un balcon, en 1 heure nous arrivons dans l'herbage de Bitammal. Finalement, le chemin de cette randonnée n'a pas cessé de monter et descendre toute la journée, Bitammal est un havre rêvé pour le repos, je décide de rester ici demain pour aller explorer le glacier du Kunyang d'où je pourrais contempler le Distheghil Sar (7760m) et le formidable Trivor (7728m) tout proche mais invisible.

Ce soir, Rasoul ramène un tas de bouses de yaks pour le combustible, Hassan bis court après les lièvres, Hassan, Ali et Mohammed croquent à belles dents de la rhubarbe sauvage : Bitammal, c'est vraiment le paradis !



Hassan grimpe dans l'épuisant glacier de Jutmo. L'arc-en-ciel annonce le soleil mais aussi la pluie...

Mardi 22 août - BITAMMAL - nuages :



Le soleil timide illumine le fond de la vallée. Bitammal est une prairie fleurie, ici une orchidée.

Il a plu toute la nuit et le temps est bouché ce matin mais j'ai encore espoir de voir le grand beau avant ce soir. Le Trivor est une montagne mystérieuse, j'aimerais vraiment en ramener au moins une image, quant au Distheghil, elle n'est pas vénérée par les habitants de Shimshal pour rien. A 4 heures de l'après-midi, je perds tout espoir de faire une photo aujourd'hui, le soleil illumine pourtant l'aval de la vallée mais ici, les nuages s'accrochent. Je suis abattu par la malchance, demain matin le temps sera peut-être meilleur..., s'il fait beau, je reste ici une journée de plus pour une moisson de photos.

Mercredi 23 août - HURU (2972m) - 9 h. de marche – soleil !

Je me lève sans illusion. Toute la nuit, la pluie a fouetté la toile de ma tente, il fait humide et froid, vraiment le dieu des montagnes n'est pas avec nous, je le maudis ! Le temps d'avaler 2 chapatis, un tchai et nous sommes déjà partis. Nous traversons le glacier du Kunyang, notre dernier glacier et je regarde vers l'amont, tout est gris.

Le chemin est facile et... le soleil apparaît ! Au fil de la descente, l'atmosphère se réchauffe, nos esprits aussi. Hassan le porteur se met à courir derrière les lièvres, il en a repéré un sous une pierre. Tandis que mon guide attend embusqué devant, Hassan essaie de le déloger et paf ! un grand coup sur la tête, le lièvre est assommé. Grands éclats de rires de Ali, Rasoul et Mohammed tandis que je m'apitoie sur le sort de l'animal. Je suis rassuré, il est juste assommé, je prends une photo, à défaut de sommets...

Nous croisons un groupe d'ânes. « Lorsqu'il y a des ânes, il y a des hommes » me dis-je, nous approchons du village d'Hispar. Le chemin descend rapidement vers Hispar. Les hommes du village d'Hispar n'ont pas la réputation d'être très accueillants ce que je vérifie lorsqu'un notable du coin refuse de me serrer la main, qu'il aille au diable. Il est midi et nous nous mettons « à table ». entouré des gamins du village.

Après une heure de pause, nous poursuivons notre route sur la piste menant à Huru, le glacier d'Hispar est derrière nous, c'est vraiment la fin de cette randonnée glacière et mon cœur se serre mais je pense au coke et aux biscuits qui m'attendent dans la vallée, mon foie n'en peut plus des chapatis ! Il fait chaud maintenant, très très chaud et la route n'en finit pas, Huru est plus loin que je ne pensais. C'est en fait 20 kilomètres de piste monotone qu'il faudra parcourir avant de terminer par une très rude grimpe, les porteurs sont toujours infatigables, moi je suis complètement vanné. Huru est une ferme rien de plus, avec 3 parcelles de récoltes, 50 chèvres, 3 vaches et c'est tout. Le vieux nous offre quelques abricots frais, un délice pour une bouche contrariée qui retrouve soudainement ses papilles. Au loin, j'aperçois au loin ma montagne fétiche, l'Ultar Peak, en bas de laquelle se niche Karimabad la merveilleuse !



Ombre et lumières, bosses et creux... Pose au bord du chemin, Rasoul et Ali sont heureux d'en finir.

Jeudi 24 août - NAGAR (2300m) - 6 h. de marche – soleil !



Petite fée et petit prince sur le chemin de Nagar.

Les vergers de Nagar, c'est presque la Normandie !

Nous nous réveillons à 5h30 du matin. Nous levons le camp rapidement avant de dire au revoir au vieil homme à qui nous avons donné le reste de nos convives. La piste descend fortement mais le terrain est facile. Nous croisons 2 chasseurs armés jusqu'aux dents. Ils vont chasser l'ibex près du lac Rush Phari, les ibex y sont nombreux me dit Hassan. Nous rejoignons enfin la rive de la rivière Hispar à la confluence de la vallée de la Barpu. Le glacier de la Barpu descend du formidable Golden Peak (7028m). Il est immense et lèche les premières terrasses de l'oasis de Nagar tout proche. Le Golden Peak au fond, dressé comme un I est impérial. Cette montagne doit son nom au marbre compact rose orangé du pilier Nord-ouest (Golden Pilar) qui capte merveilleusement bien la lumière du soleil couchant. Cet irrésistible défi de 2100 mètres de vide sera osé et vaincu par 2 Anglais (Fowler et Saunders) en 1987 en seulement 5 jours, en style alpin s'il vous plaît. Ils réussirent à vaincre l'une des dernières provocations du Karakoram.

Il aura fallu quant à nous 6 heures pour rejoindre Nagar qui est un vrai régal pour les yeux. Tout y est d'un vert intense, aussi vert que le jaune du désert partout présent. Avec nos bâtons, nous secouons les branches des abricotiers pour y déloger quelques fruits, nous nous régalaons

de fraîcheur. Je surprends des enfants jouant dans un ruisseau, l'un prend peur et me jette des pierres. Je dois avoir une drôle de tête pour lui

faire peur comme ça (?), je me prends en photo pour vérifier ultérieurement. Au centre du village, nous trouvons une fourgonnette pour parcourir les 20 derniers kilomètres qui nous séparent encore de Karimabad.

Arrivé à Karimabad, après une dernière accolade, nous nous quittons avec une réelle tristesse réciproque. La fourgonnette me laisse tandis qu'eux continuent jusqu'à Gilgit et attraper un bus pour Skardu, très loin d'ici. J'ai comme un mauvais goût dans la bouche, une amertume qui ne me quittera plus de la journée, c'était vraiment extra les mecs, merci pour tout !

Epilogue :

Dans ces montagnes, l'accueil des occidentaux est parfois difficile mais il n'est finalement qu'une réaction naturelle imputable d'abord à la vie autarcique des montagnards en générale, mais particulièrement dans ces hautes vallées très enclavées, depuis des temps immémoriaux où encore récemment ces hommes qui ne se connaissaient pas et se faisaient la guerre d'une vallée à l'autre. En montagne, une vallée ne fait pas l'autre et chacune des vallées du Karakoram abrite une culture à part. Mais cette réaction est aussi un automatisme d'autoprotection face à l'agression du tourisme, pour ces hommes qui se sont brutalement ouverts au monde moderne depuis la construction de la Karakoram Highway en 1984, depuis seulement 16 ans ! Ce facteur aggravant aide à comprendre leurs réactions parfois brutales envers les étrangers. La souche du mot « étranger » n'est-elle pas formée du mot « étrange » ? Depuis toujours, ce qui fait peur aux hommes c'est « l'étrange » et l'inconnu. Rien d'étonnant à ce que les occidentaux soient parfois considérés comme tel et inversement, que les occidentaux considèrent ces gens comme des sauvages. J'ai souvent vu dans ce pays lointain, des touristes moqueurs ou arrogants, voir insolents, incapable de faire la moindre concession d'orgueil, provenant pourtant de pays pionniers du monde dit « civilisé ». Pour que ces craintes s'estompent, le temps suffira-t-il?



Le voyageur itinérant se laisse souvent surprendre à suivre une route qui n'est pas du tout celle initialement prévue, il se laisse bercer au grès des rencontres, des événements, des aléas de parcours. A force d'habitude, il fait totalement confiance à ce destin là qui mène souvent vers des expériences extraordinaires. Pour illustrer ceci, la rencontre de M. Mazaar et d'Hassan réunis à été un coup de chance magistrale, je ne savais pas qu'ils étaient amis puisque mes négociations avec l'un et l'autre étaient menées tout à fait parallèlement. Dès cette rencontre, j'ai reporté la confiance que j'avais en M. Mazaar sur Hassan, je ne pouvais plus me tromper. Un autre coup de théâtre s'est produit lorsque, après cette randonnée glacière, j'ai ouvert la porte d'un petit restaurant à Karimabad : totalement par hasard, je suis tombé nez à nez et M Reymat, mon guide qui m'avait accompagné il y a 3 ans sur le Batura glacier, lui était à 200 kms de chez lui, moi à 8000 ! la rencontre à été véritablement magique pour lui comme pour moi, nous avons immédiatement décidés d'aller trekker ensemble vers son village Shimshal, une autre très grande expérience humaine ! En voyage itinérant, avoir confiance aux signes qui jalonnent sa route et aller au grès d'eux est une conception qui me plait car elle fait appel à l'intuition plutôt qu'à un planning rigide, frustrant et finalement ennuyeux, elle ouvre au contraire la porte aux délicieuses surprises du voyage.

Enfin, je terminerai sur cette réflexion d'Herzog :

« Bloqué sur ma civière, je méditais sur notre aventure qui allait prendre fin et sur notre victoire inespérée. On parle toujours de l'idéal comme un but vers lequel on tend sans jamais l'atteindre. Pour chacun d'entre nous, l'Annapurna est un idéal réalisé. Pour nous la montagne à toujours été un terrain d'action naturel où, à la frontière entre la vie et la mort, nous avons trouvé la liberté que nous cherchions les yeux fermés qui nous était aussi nécessaire que le pain. Les montagnes nous ont fait don de leur beauté et nous les avons adorées avec la simplicité des enfants, avec la vénération d'un moine pour son dieu. L'Annapurna vers lequel nous étions allés les mains nues, est un trésor qui nous aidera à vivre pour le restant de nos jours. Conscients de cela, nous tournons la page : une nouvelle vie commence. Il y a d'autres Annapurna dans la vie des hommes. »

M. Herzog

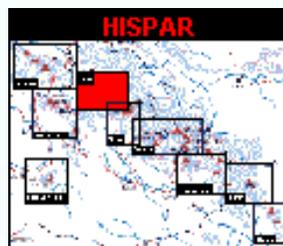


Vivre 15 jours en harmonie avec Hassan le guide, Hassan bis, Mohammed, Ali et Rasoul, au cœur de leurs montagnes reste pour moi une expérience humaine unique en intensité et en qualité, l'idéal inachevé d'une communion accomplie avec les montagnes du Pakistan et ses habitants.

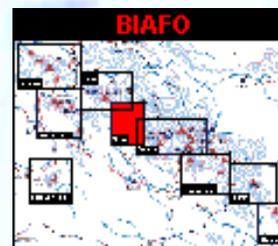


Consulter les cartes et images satellites de la région :

CARTOGRAPHIE REGION BIAFO HISPAR



[Carte cliquable
région Hispar](#)
(57 ko)



[Carte cliquable
région Biafo](#)
(57 ko)



[Carte US MAP](#)
1:250 000
(94 ko)



[Carte PANMAH](#)
(206 ko)



[Image Sat](#)
(47 ko)



[Image SAT](#)
Biafo
(94 ko)

A voir aussi sur le même thème :



Révision A-21/01/04 (<http://blankonthemap.free.fr>)

[Accueil](#) - [Histoire](#) - [Géographie](#) - [Vie locale](#) - [Voyage](#) - [Diaporama](#) - [Index](#) - [Liens](#) - [A propos de Blank](#)

Pour tous renseignements, contactez le [Webmaster](#).